

homme qui eût voulu à maîtriser la révolution et à commander à l'Europe continentale. Il vit avec douleur le 18 brumaire, qui caractérise du second acte de la révolution dans la première de ces journées, disait-il, Bonaparte fit la république, ensuite il avait fait l'empire par le despotisme en vendémiaire, qui, sans se douter qu'il était le duppe de ses deux vaines idées, agitait en général de bonne foi et dans des vues républicaines. La campagne de Prusse et la bataille d'Iéna réveillèrent dans le cœur de M. de Schlagerdorff, des sentiments nationaux, et quoiqu'il eût déapprécié la conduite du cabinet prussien dont il avait eu beaucoup à se plaindre personnellement, il est certain que l'humiliation de la Prusse l'affecta vivement, et qu'à partir de cette époque, Napoléon lui devint doublement odieux, comme le destructeur de la liberté en France, et comme l'oppressé de la Prusse. Dès lors il ne cessa de faire des vœux pour la chute de l'empereur, dont l'inoubliable ambition et les tentes multiples lui firent bientôt pressager avec assurance sa chute prochaine. Il rendait cependant justice aux talents de Napoléon, et convenait qu'il ne pouvait être renversé que par sa propre obstination à éluder de la fortune. Pendant l'année 1812, il contribua largement aux frais de la guerre soutenue par la Prusse contre la France; et en 1814, il recruta libéralement les nombreux prisonniers prussiens qui traversèrent Paris, et leur fit tenir des sommes assez considérables par l'entremise de M. Frank, jeune politicien allemand, d'un mérite distingué, qu'il avait pris sous sa protection. Lors du triomphe des armées alliées à Paris, en 1814, M. de Schlagerdorff reçut la visite de son ami, M. de Strien, du chancelier prince de Hardenberg et des personnages les plus marquants de la Prusse et d'une grande partie de l'Allemagne non autrichienne. On ne put le décider à se laisser présenter au roi de Prusse ni aux princes de sa famille. Le fait est que, si d'un côté il était satisfait de la chute de Napoléon, d'un autre il désapprouvait hautement la conduite des alliés avec le vaincu, et regardait la chute du cabinet prussien, qui, après avoir profité de l'essai national et avoir encouragé les idées de liberté, se déterminait à perpétuer la monarchie absolue en Prusse, et dans toute l'Allemagne. Il vit d'un coup d'œil que la victoire remportée sur Napoléon n'était que le commencement du pouvoir absolu et de l'aristocratie nouvelle. Toutefois, lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, l'année suivante, il fit de nouveaux vœux pour sa perte, et se réjouit de le voir tomber sans retour: mais il ne tarda pas à déplorer les suites de ce triomphe de la coalition, qui, portant alors le message, se convertit bientôt en ligne contre la liberté des peuples. Successivement attaché à la nation française, il déplora ses malheurs en même temps qu'il ne pouvait contenir son indignation en songeant à la période avec laquelle les chefs prussiens, et notamment plusieurs de leurs officiers généraux, avaient joué la jeunesse prussienne, qui avait cru qu'elle remportait la couronne sur la tête de leur roi. Il désapprouvait une constitution libre, fondée sur la représentation nationale. Les pensées firent une profonde impression sur son esprit déjà agité par tant de contradictions, et contribuèrent à abrégier ses jours. Cependant sa santé était depuis long-temps délabrée par sa longue vie de vic tout à fait dissuade que cet homme illustre avait depuis plusieurs années, en dépit de toutes les contraires de ses amis. Son séjour prolongé en exil fut commencé par le rendez très négligé, et sa promptitude cette disposition ne fit qu'augmenter par la suite et fut poussée si loin, qu'il n'osa plus sortir le jour dans l'état pluvieux ou était le seul habit qu'il possédait, il dînait à huit, à neuf et même à onze heures du soir, dans quelque restaurant, ou chez du Palais-Royal, où son apparence extérieure ne manquait jamais d'exciter l'étonnement, quoiqu'il en voyait ce personnage qui portait des habits déguillés sans des repas de bonnetier. L'auteur de cette notice a eue plus d'une fois les maîtres des cafés sur le compte de M. de Schlagerdorff, avec lequel lui arrivait souvent de se rencontrer à souper avant d'aller au lit de Vopéra. Enfin ces mêmes maîtres d'enseigneurent ainsi que tout le monde, et il se trouva réduit à une vieille redin-

gote qu'il porta pendant bien des années sur la poitrine, et qui fut par ne plus cachée que très imparfaitement sa nudité. Ajoutez à cela une longue barbe, et on aura une idée de l'aspect que présentait cet homme si instruit, si aimable, si profond, qu'on aurait pris pour un échappé des P. lices-Maison, et tant de l'entendre parler. Son logement était d'accord avec son costume; comme il ne sortait plus, il était impossible de le nettoyer; quelques vieux meubles sales et délabrés, trois ou quatre fauteuils en chaises et une multitude de livres et de papiers, encombraient au petit salon au fond duquel était une alcôve où il couchait. C'est cependant dans ce logement qu'il n'a cessé de recevoir la visite des hommes les plus distingués de Paris et de l'étranger, pour qui sa conversation avait tant de charmes, qu'ils oubliaient bientôt le dégoûtant spectacle qui s'offrait à leur vue, pour ne s'occuper que de ce qui frappait leur esprit. Des catarrhes rétrogrades, la vie sédentaire, les chagrins, la multiplicité et l'extrême irrégularité qu'il mettait dans les heures des repas, dans son travail de cabinet et dans son sommeil, amenèrent graduellement une hydropisie de poitrine qui mit fin à ses jours. Peu de temps avant sa mort, se sentant gravement malade, il prit la résolution tardive de se faire faire du linge et des habits, se rendit aux Batignolles, dans la maison du docteur Piet, et se confia aux soins du docteur Sporsheim, mais le mal fit des progrès rapides, et il s'éteignit, sans douleur ni souffrance, le 21 août 1824, à l'âge de soixante-quatorze ans et cinq mois. Il avait conservé toutes ses facultés, et il avoue ingénument à quelques amis qu'il regrettait la vie et se repentait d'avoir négligé sa santé et contracté des habitudes si peu raisonnables. Le ministre protestant, M. Gopp, prononça, dans l'église des Batilles, un discours touchant dans lequel il retraça avec une éloquente simplicité les rares qualités et les vertus de cet homme, d'un génie supérieur et d'un caractère peu commun, que ceux qui ont vécu dans son intimité peuvent seuls apprécier. Il a laissé une très grande fortune qu'on estime à plus de six millions de francs; et ayant point de descendants elle passera à des collatéraux. M. de Schlagerdorff a laissé un très grand nombre de manuscrits en allemand et en français, sur la morale, la politique, la philosophie, dans la plupart méconnus d'être imprimés, surtout ceux qui traitent de l'éducation et de la théorie de la parole. Il avait fait des recherches profondes sur le verbe, et vint parvenir à établir une théorie des sons beaucoup plus exacte et étendue, que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Le docteur Friedlander en a publié une copie, très incomplète et inexacte, qui est loin de présenter le système de l'auteur. Il était si sûr de ces principes théoriques, que dans une séance au Public-Séjour, montrant au public les progrès de quelques instruments, dans la prononciation des mots, M. de Schlagerdorff se fit dans un quart d'heure à leur faire articuler les sons, que l'abbé Sicard, n'aurait pu leur expliquer.

Il avait une grande facilité de parole, et une mémoire et une exactitude politique, et en septembre 1795, d'une faculté services qu'elle avait rendus dans la paix le même jour. Des le milieu de dix septième l'empereur Frédéric III était du tribunal d'Auguste-Guil-

Il avait les deux frères aînés, et fut lui-même l'aîné de trois enfants. M. de Schlegel, comme nous l'avons vu dans l'Allemagne à sa mort, ne les deux frères ses deux frères. Il y eut toujours entre eux une parfaite harmonie et une amitié si liée de travaux. Excité par les sons d'un monde aussi célèbre que vertueuse, et sous les yeux d'un père qui se montra être poète et auteur, les jeunes Schlegel reçurent une éducation conforme aux heureuses dispositions qu'ils tenaient de la nature. Auguste-Guillaume possédait une aptitude remarquable à s'approprier toutes les langues: on eût dit qu'il les devinait plutôt qu'il ne les apprenait. L'anglais, le français, l'italien, l'espagnol, joints à une profonde connaissance de l'antiquité, ouvrirent bientôt un vaste champ